

Introduction

Au milieu des années 60, naissait et se développait, sur les bords du Pacifique, à San Francisco, la révolution psychédélique, qui fut appelée rapidement le mouvement hippie. Les journalistes, notamment ceux de *Time Magazine*, qui cherchaient un terme synthétique pour désigner ces jeunes contestataires manifestant et surtout dansant dans les *ballrooms* et les parcs de la ville, empruntèrent le terme *hipster* au vocabulaire du jazz, en le rajeunissant et en le transformant. Une autre dénomination, celle de *Flower Power*, fut forgée à partir du moment où le mouvement trouva ses marques et ses emblèmes, à la fois par son style politique de contestation pacifique et son style esthétique de jeunes gens aux cheveux longs et fleuris... Quel que soit le nom qu'on juge bon de lui donner, ce mouvement, qui exerça aussitôt une séduction très importante sur la jeunesse occidentale et suscita les commentaires les plus passionnés, après s'être étendu aux États-Unis et à l'Europe, finit par se dissoudre, presque aussi vite qu'il était apparu. Pourtant quarante ans après, son pouvoir de fascination reste grand, sinon intact. Les jeunes générations, quand bien même elles n'auraient qu'une connaissance très imprécise de ce qui s'est passé à San Francisco dans les *Sixties*, ne sont pas sans manifester pour ce phénomène un intérêt bien supérieur à tout autre mouvement social de l'histoire contemporaine. Pourquoi cet intérêt ? Et pour ceux, plus âgés, qui, d'une manière ou d'une autre furent touchés par les rêveries de l'âge psychédélique, pourquoi restent-ils souvent nostalgiques d'une époque qui n'est pas seulement celle d'une jeunesse qui a fui ? Ce sont ces questions qui sont aux origines mêmes de ce livre.

On a certes beaucoup écrit alors, et plus récemment, sur le mouvement hippie, sur la contre-culture à laquelle il donna largement

naissance, ou sur les mouvements de contestation des années 60 auquel il appartient¹. Journalistes ou sociologues, américains mais aussi européens, se sont précipités en Californie pour saisir dans son actualité et sur le vif un phénomène dont on mesurait le caractère exceptionnel et dont on pressentait l'importance dans le paysage social contemporain². L'évaluation, positive ou négative, fut souvent à la hauteur de la nouveauté du phénomène et déboucha sur des formes d'enquête journalistique ou sociologique novatrices. *Slouching towards Bethlehem* de l'écrivain américain, et californien, Joan Didion³, ou *Journal de Californie* du sociologue français Edgar Morin⁴, sont respectivement d'excellents exemples de ce nouveau journalisme inauguré quelques années plus tôt par Tom Wolfe et de la « sociologie du présent » commencé avec *L'Esprit du temps*, en 1962. Mais, malgré tout, aucun livre, aucun article, n'a vraiment réussi à rendre compte de la magie, passée, présente et, sans doute, à venir du mouvement. Peut-être, précisément, parce qu'on a voulu l'apprécier seulement comme un mouvement social et que l'on n'a ni cherché à étudier les éléments idéologiques et l'imaginaire qui le sous-tendaient, ni, par conséquent, songé à l'élargir aux dimensions d'un mouvement culturel de long terme. C'est ce qu'une certaine distance historique rend à l'évidence possible aujourd'hui.

On parle désormais volontiers de « l'utopie hippie » et on a même pu classer celle-ci dans les mysticismes⁵. Utopie, mysticisme, le phénomène hippie l'est assurément et, dès lors, tout autant qu'un phénomène social majeur du xx^e siècle, il doit être considéré comme une formation imaginaire qu'il convient donc d'étudier avec des méthodes appropriées et éprouvées. S'il s'agissait d'un phénomène seulement social, différentes méthodes d'approche auraient pu s'avérer praticables, par exemple celle d'Alain Touraine et de son école. Mais, même si celle-ci, qui étudie la dimension sociale d'un mouvement à travers ses faits, ses pratiques et ses activités, s'attarde aussi sur les représentations collectives et les valeurs éthiques, idéologiques ou culturelles qu'elles prennent, elle ne saurait suffire pour un phénomène plus large qui ne se réduit pas à ses aspects proprement sociaux.

Les méthodes, c'est bien plutôt du côté de l'anthropologie de l'imaginaire, telle que Gilbert Durand a pu la définir dès *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*⁶, qu'il importe prioritairement d'aller les trouver. Puisqu'il s'agit de décrire un imaginaire, avec les schèmes, les archétypes, les mythes et les grandes structures qui le constituent, dans ses élaborations théoriques et idéologiques

comme dans ses réalisations pratiques, mais aussi de comprendre comment cet imaginaire s'est formé et comment il s'est défait, la perspective herméneutique durandienne semble en effet particulièrement adaptée.

*

Dans un article de 1977, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », Gilbert Durand annonçait déjà : « Le mythe ne se conserve jamais à l'état pur. Il n'y a pas de moment zéro du mythe, de commencement absolu. Il y a des inflations et des déflations. C'est pour cela que le mythe vit, c'est pour cela qu'il est endossé par des cultures, et par des personnes et par des moments⁷. » Et, plus récemment, dans *Introduction à la mythodologie* (1996), Gilbert Durand a formalisé la courbe évolutive des processus d'élaboration mythique à travers la notion de *bassin sémantique*. Il définit ce dernier comme une aire/ère, c'est-à-dire à la fois une aire géographique et une ère historique, « où un "air de famille", une isotopie, une homéologie commune, relie épistémologie, théories scientifiques, esthétique, genres littéraires, "visions du monde"⁸ ». Et, avec la métaphore du fleuve, il donne une belle représentation des six phases qui le définissent :

1. *Ruissellements* : divers courants se forment dans un milieu culturel donné. Ce sont quelquefois des résurgences lointaines.

2. *Partage des eaux* : les ruissellements se réunissent en partis, en écoles, en courants.

3. *Confluences* : des alliances se font avec d'autres courants apparentés.

4. *Au nom du fleuve* : c'est alors qu'un mythe particulier promeut un personnage réel ou fictif qui dénomme et typifie désormais ce bassin sémantique.

5. *Aménagement des rives* : une consolidation stylistique, philosophique, rationnelle, se constitue.

6. *Épuisement des deltas* : se forment alors des méandres, des dérivations. Le courant du fleuve affaibli se subdivise et se laisse capter par des courants voisins⁹.

*

Dans la première partie de cet ouvrage, il s'est donc agi d'étudier l'imaginaire psychédélique et ses manifestations comme un mouve-

ment social et culturel de long terme qui épouse les cheminements du modèle du bassin sémantique. Si, pour l'objet qui nous occupe, l'on doit remplacer la notion technique et étroite de mythe par celle, plus large, d'imaginaire, il reste que le processus décrit s'y applique parfaitement bien. Ainsi, il est possible de vérifier comment le mouvement hippie s'est développé en quelques années conformément au modèle des six phases, avec toutefois quelques particularités notables.

L'étude de la première phase, celle des « ruissellements », permet de comprendre comment ce que nous désignerons le plus souvent sous le nom d'imaginaire psychédélique s'est construit à partir de sources éparses et diverses, parfois très anciennes, parfois contemporaines, en reconstruisant ses propres valeurs et ses propres schèmes (chapitre I).

Les trois étapes suivantes se distinguent en revanche diachroniquement du modèle durandien. L'étape 3 des « confluences » (la reconnaissance et l'appui d'autorités en place) intervient, en effet, plus rapidement et nous l'étudions également dans le chapitre I, car, parmi les différentes sources et renforts théoriques, les hippies ont aussi rencontré des appuis divers, scientifiques, esthétiques ou politiques.

De même, la phase 4 — « au nom du fleuve » (un mythe ou une histoire renforcée d'une légende, dénomme et typifie le bassin sémantique) — se cristallise beaucoup plus rapidement, illustrée au chapitre II par la figure charismatique de Timothy Leary, parce que sa propre histoire reflète à la fois les vicissitudes du mouvement et les tentatives d'élaboration conceptuelle et rituelle, et parce que, après tout, le mouvement lui-même l'a reconnu comme un de ses « papes ».

La dernière section du chapitre II est consacrée à un début d'aménagement des rives — les pratiques et les ritualisations. La phase 2, celle du « partage des eaux » (la phase des querelles), paradoxalement, marque déjà l'issue du mouvement et, par conséquent, est étudiée au chapitre III. Ce qui a constitué le « ciment » de la socialité hippie, l'expérience extatique des drogues, fomenta le principal motif de querelle et de séparation. La querelle ou le rebroussement des drogues (*Phantastica versus Hypnotica*) construit une ligne de fracture entre deux styles de révolte et de critique sociale, qui finit par constituer deux styles de vie radicalement opposés : *hippie versus junkie*.

Il ne semble pas exister réellement de phase 5 d'« aménagement des rives » (consolidation stylistique, produite par les « seconds » fondateurs qui exagèrent les traits typiques), mais plutôt son contraire, car il n'y aura pas eu de seconds fondateurs directs, et les derniers

hippies s'éparpillent dans diverses mouvances *underground*. Au lieu de s'institutionnaliser, le mouvement disparaît plutôt ou s'évanouit. Car aussitôt après la phase des querelles, les scissions internes et la pression de plus en plus violente de l'environnement conduisent à l'éclatement puis à la dispersion.

La phase 6 — « Épuisement des deltas » (des méandres et des dérivations affaiblissent le fleuve qui se laisse capter par des courants voisins) — semble bel et bien se prolonger trois décennies après la mort du mouvement et constitue toute la seconde partie de l'ouvrage qui montre la prolifération contemporaine de l'imaginaire psychédélique. Même si les schèmes de cet imaginaire sont aujourd'hui dispersés et affaiblis, il s'agit justement de porter notre attention sur les « deltas », méandres et dérivations contemporaines. En outre, suivre le processus évolutif de l'imaginaire psychédélique amène, dans un premier temps, à se demander ce qui a pu provoquer ces dérivations, l'inversion, l'usure ou encore l'épuisement de ses éléments constitutifs et à se poser, en particulier, la question de sa confrontation avec le milieu social et économique ambiant. Et, dans un second temps, ce suivi permet de répondre à la question de son actualité. La découverte que quelques-uns de ses schèmes se sont disséminés pour venir, sous une forme dérivée, déterminer, quarante ans après, certaines de nos représentations et pratiques culturelles est évidemment de nature à comprendre la fascination que cet imaginaire exerce encore aujourd'hui : celle-ci ne serait alors que la fascination pour un idéal-type à l'origine des formes dégradées de notre modernité ou postmodernité.

C'est ce trajet qui va d'amont en aval des imaginaires singuliers à l'imaginaire collectif d'une communauté et d'une société, qui constitue la matière principale de ce livre. Au-delà, toutefois, il montrera que, résumé de l'ensemble des utopies du monde occidental, l'imaginaire psychédélique a essaimé dans tous les compartiments de la vie sociale, mesurant les rêves d'une génération et redéfinissant nos relations à la conscience et à la spiritualité, au corps et à la sexualité, à l'environnement et à l'économie.

NOTES

1. Cf. pour une étude exhaustive des différents mouvements, l'ouvrage de M.-C. Granjon, *L'Amérique de la contestation. Les années 60 aux États-Unis*, Paris, Presses de la FNSP, 1985.

2. Sur le mouvement hippie, Th. Roszak, *Vers une contre-culture*, Paris, Stock, 1970 (trad. fr. de *The Making of a counter-culture*, New York, 1969), D. L. Earisman, *Hippies in our Midst. The Rebellion beyond Rebellion*, Forbess Press, 1968, et, pour ne prendre que la France, M. Lancelot, *Je veux regarder Dieu en face*, Paris, Albin Michel, 1968, et J.-F. Revel, *Ni Marx ni Jésus*, Paris, R. Laffont, 1970.

3. L'article publié, en 1967, dans *Time Magazine* fut repris dès l'année suivante dans un recueil d'essais éponyme (*Slouching towards Bethlehem*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1968).

4. E. Morin, *Journal de Californie*, Paris, Seuil, 1970.

5. Cf. M. Niel et B. Young, « La mystique hippie » in *Encyclopédie des mystiques*, Paris, Seghers, 1977.

6. G. Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984 (1^e éd. 1960).

7. G. Durand, *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug, 1997, p. 105.

8. G. Durand, *Introduction à la mythodologie*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 81.

9. *Ibid.*, p. 85.

*Sauf indication contraire, toutes les traductions sont les nôtres.

Première partie

**L'IMAGINAIRE PSYCHÉDÉLIQUE
UN ROMAN-FLEUVE**

CHAPITRE I

LE RUISSELLEMENT DES EAUX

« C'est chose étrange, mais quelqu'un vient-il à disparaître, on ne manque jamais de le voir à San Francisco. Quelle charmante ville ce doit être, ainsi dotée de toutes les attractions de l'autre monde¹. » Cette savoureuse remarque d'Oscar Wilde à la fin du XIX^e siècle n'est pas, déjà, sans esquisser deux des schèmes qui contribuent, depuis lors, à identifier San Francisco dans l'imaginaire collectif : celui d'une ville refuge des marginaux du monde entier et celui d'une ville ouverte aux expériences les plus extrêmes, aux marges du monde visible et en prise avec l'au-delà. Ville du refuge et de l'acceptation de la différence, du cosmopolitisme, de la liberté et du *melting-pot*, la cité a incarné, tour à tour, bien des rêves du monde européen, bien des visions paradisiaques, en un syncrétisme renouvelé par chaque vague d'arrivants. Par ailleurs, que ce soit l'Eden, l'Eldorado, Jérusalem ou Golgotha, paradis des Sémites, ou paradis des Houris, elle laisse entrevoir toutes les visions de cité des dieux, ou de cité idéale.

Si l'on y ajoute ses particularités architecturales, géographiques et climatiques, comme son pont monumental sur la Golden Gate, ses collines, sa baie, son brouillard, sa douceur, son printemps perpétuel — même si, pour reprendre le mot célèbre de Mark Twain, l'hiver le plus froid que l'on puisse subir, ce soit incontestablement l'été à San Francisco — on n'est pas loin, de fait, d'avoir tous les éléments de l'image que la ville imposera au monde dans les années 60. Et c'est la cristallisation de ces différents éléments qui, dans cette décennie, a fait d'une ville de rêve, au magnétisme exceptionnel, la ville d'un rêve, le rêve psychédélique en l'occurrence, utopie de paix intérieure et d'amour universel.

Cette cristallisation apparaît comme un bel exemple des phases liminaires (1 et 3) de la structuration d'un mouvement culturel tel que la propose la typologie durandienne : ruissellement des sources et reconnaissance des autorités. Ainsi est retracé dans ce qui suit à la fois l'histoire récente du mouvement et les sources plus anciennes dont il s'est réclamé.

La rébellion beatnik

Sans doute les principaux acteurs de ce que l'on a appelé la *Beat Generation* — les Kerouac, Burroughs, Ginsberg, Corso, Ferlinghetti, Snyder et autres Orlovsky ou McClure — ne sont-ils pas originaires de San Francisco, ni même de Californie ? Et quand bien même certains d'entre eux, comme Ferlinghetti qui ouvre sa librairie *City Lights* dans le quartier de North Beach, s'y installeront, ce n'est finalement que tardivement, alors que le mouvement *beatnik* a déjà pris son envol. Aussi n'est-il guère fondé de l'identifier avec San Francisco, comme on a souvent été tenté de le faire. Toutefois, si la ville ne peut être tenue pour son berceau, du moins peut-on la considérer comme son havre symbolique. En effet, non seulement les *beatniks* y reviennent sans cesse au cours de leurs multiples pérégrinations, mais surtout ils y trouvent un cadre propice à l'incarnation de leur rêve. San Francisco se prête bien à leur imaginaire. Au-delà des montagnes et des déserts, elle semble pouvoir être, pour ces jeunes hommes venus de l'Est qui renouent à leur façon avec le *Go West, young man* d'Horace Greeley, le lieu de tous les possibles et de toutes les libertés. Son climat, lui-même, favorise la constitution d'une bohème qui, refusant le consumérisme forcené du *way of life* américain, n'a pas à compter avec les frimas de l'hiver et trouvera toujours à subsister sur les plages autour de la baie. Ville extrême de l'Occident, elle rencontre aussi d'une certaine manière cet Orient mystérieux qui se trouve de l'autre côté de l'océan et dont les *beatniks* prônent les vertus et cherchent à capturer le sens mystique.

Mais pour se convaincre de cette adéquation de San Francisco avec l'imaginaire *beat*, il n'est sans doute meilleur moyen que de lire les principales productions du mouvement et, en particulier, les romans de son chef de file. Si plusieurs romans de Jack Kerouac, par exemple *The Dharma Bums* ou *Big Sur*, ont pour cadre, en partie ou en totalité, San Francisco, c'est le premier et le plus connu

d'entre eux, *On the Road* — dont le caractère autobiographique n'est au demeurant guère douteux — qui est, à cet égard, particulièrement illustratif.

On observera tout d'abord que San Francisco constitue comme une sorte de point focal du roman, puisque le narrateur y effectue, dans chacune des trois premières parties, un séjour plus ou moins prolongé, ce qui, si l'on excepte New York, également présente dans quatre parties du roman, voire Denver, au centre de plusieurs itinéraires, la détache déjà de toutes les autres cités traversées et dit bien l'importance qui lui est accordée. Par ce traitement particulier, elle devient un lieu où se rencontrent subjectivité et réel. Et, de fait, avant d'être vécue, la ville est ardemment désirée. Alors qu'il se trouve au cœur des États-Unis, à Denver, au pied des Rocheuses, le narrateur est tiraillé par le désir d'aller plus loin : « Cela me démangeait de pousser jusqu'à San Francisco². » La constatation que « tout le monde allait à San Francisco³ », ceux, en tout cas, qui partagent ses valeurs et son mode de vie, n'est pas sans renforcer ce désir et livre par avance la ville comme un endroit magique.

La réalité sera à la hauteur du rêve. L'arrivée à San Francisco est vécue sur le mode de l'exaltation :

« Je me rendis compte soudain que j'étais en Californie. Brise chaude, brise heureuse, que l'on peut baiser, et palmiers. On roule le long du Sacramento, fleuve légendaire, sur une superautostrade ; encore des collines ; montée, descente ; et soudain le vaste déploiement de la baie (c'était juste avant l'aube) festonnée des lueurs somnolentes de Frisco⁴. »

Et un des schèmes qui identifiera la ville, celui de l'ouverture sur l'au-delà, ne tarde pas à s'esquisser. À peine descendu du bus, le narrateur n'est pas, en effet, sans insister sur tout ce qui connote le mystère et le surnaturel :

« J'errai comme un spectre décharné, et voilà que c'était Frisco, ses longues rues désertes où les *cable-cars* se perdaient dans un brouillard blanchâtre. D'un pas incertain, je fis le tour de quelques pâtés de maisons. À l'aube, des truands surnaturels, au coin de Mission et de la Troisième Rue, me demandèrent la pièce⁵. »

Par la suite, ce sont tous les principaux schèmes de l'imaginaire *beatnik* que la fréquentation de la ville permettra de déployer.